

Vous lisant, j'aime à me souvenir de Desportes
traduisant Pétrarque :

*Ma nef passe au détroit d'une mer courroucée,
Toute comble d'oubli, l'hiver, à la minuit ;
Un aveugle, un enfant, sans souci la conduit,
Désireux de la voir sous les eaux renversée.*

Correspondance privée, G., août 2014.

Il y a devant moi, enfant, la porte d'une maison où j'accompagne ma mère. Ce que j'étais jusque-là est en entier devant, j'ai environ trois ans. Pour tenter de dire ce qu'est ma langue, c'est le seul début; elle me fut en quelque sorte accordée ce jour-là, sa possibilité. Personne n'en a décidé, c'est ce qui arriva; une embardée involontaire. Un écart; ce qui me déplaça comme à découvert, hors territoire maternel. À sa marge. De là ce qu'aujourd'hui je dis et écris, ce qu'à mon insu je ne dis pas et n'écris pas; ce qui surgit de ma bouche, traverse mes doigts ou, incapable, me reste au bord des lèvres. Ce que j'appelle ma langue, celle qui existe et l'autre, qui ne peut pas, si contraires et proches à la fois. Une histoire que j'en fais donc, un récit.

Rien je sais ne pourra jamais le dire en entier, pas plus son début que ce qu'elle est devenue ou deviendra, ce qui l'a transformée ou la transformera encore, dussé-je y passer les vingt ou trente dernières années de mon existence; elle n'en existe pas moins, avec elle toutes ces phrases que je dis en rêve ou écris, affirme, marmonne, chuchote, et celles que je tais. La langue comme route à travers soi qui peu à peu s'élabore, traverse, creuse, bifurque, déplace le paysage; chemin faisant avec méandres, déviations, culs-de-sac et de basse-fosse, ravins, carrefours, sens uniques, interdits, giratoires.

Il n'existe de langue que singulière, c'est une certitude, comment faire néanmoins pour que chacune advienne? Est-ce

qu'elles ne peuvent exister que par arrachement, écart, pas de côté? Est-ce leur principe même, ou il ne reste génération après génération que des langages parfois presque impossibles à différencier?

Vous m'avez parlé cet hiver d'un secret concernant les langues, ce qu'est la langue, je me demande si c'est à cela que vous faisiez allusion. « Chacun y a droit » aviez-vous ajouté peu après, je m'en souviens.

*

Il y a devant moi un jour, enfant, la porte d'une maison où j'accompagne ma mère. Après qu'elle a été ouverte, ce qui précédait aura pris fin; c'est du temps qu'elle interrompt. L'un s'arrêtant, l'autre qu'elle inaugure. Ce que j'étais jusque-là est en entier devant. J'ai environ trois ans, la porte est beige ou jaune, noyée de lumière. Mes yeux arrivent à hauteur de la poignée ronde, au centre, sorte de gros bouton en métal ou en bois. Pour tenter de dire ce qu'est ma langue, c'est le seul début. Chaque matin j'aurais préféré le fuir. Avec la même force néanmoins, la conviction que si je l'évitais, rien ne resterait de ce récit. La langue est ce qui me fut en quelque sorte accordé ce jour-là; sa possibilité.

C'est une première et une dernière fois, un début contenant sa fin; quelque chose d'à la fois central et fermé, sans issue. Une question de mère, d'enfant.

Un instant au moins il me semble tenir sa main. Je suis seule à connaître ce souvenir; il n'a jamais été rapporté, filmé ni enregistré.

C'est très bref. Vu de l'extérieur, il ne s'y passe rien. Ma mémoire l'a pourtant conservé intact plus de cinquante ans. Volonté de l'enfant de trois ans, de la mémoire elle-même? L'enfant en tout cas a fixé quelque chose sans le savoir ni faire

exprès; chaque enfance voit, entend, découvre des choses, ne sait ni ne peut rien en dire encore, garde, stocke, protège, écarte de l'oubli. Toutes connaissent de ces charnières passées inaperçues, parfois une simple phrase, un geste, porte s'ouvrant ou se fermant sur quelqu'un, délimitant néanmoins un avant et un après définitifs, non négociables.

La lumière inonde le centre de la porte, rendant plus flou le reste. Les rares souvenirs de petite enfance l'ont tous en commun; on dirait que c'est par elle que l'image a été fixée. Ça ne veut pas dire qu'il fait beau.

J'accompagne ma mère chez M^{me} de L. Aucune autre visite de ce type ne m'est restée en mémoire. La luminosité indiquerait un début d'après-midi, c'est le centre de Melun en Seine-et-Marne; au bout de la grande avenue, la Seine, à droite la piscine municipale. Je n'ai pas vérifié, tout date du souvenir; j'en suis certaine.

Ma mémoire a fixé aussi un ou deux mètres d'une allée de gravier bordée de pelouse, puis un petit perron, deux ou trois marches. On arrive à la porte. Ma mère sonne ou frappe. Nous attendons. C'est là.

À la porte, il y a M^{me} de L. Ma mère parle, sans doute les premiers mots d'usage pour ce genre de visite. Accompagner sa mère est une façon d'apprendre cette langue, regarder faire, entendre, plus tard reproduire.

À partir de là, tout se passe entre ma mère et M^{me} de L., je me tiens à ma place. Je connais par cœur la voix de ma mère, ses intonations, inflexions; je pourrais ne pas la quitter d'une semelle, la boire toute la journée des yeux, des oreilles. J'ai appris à reconnaître ses états à la voix, tous les enfants de mères incertaines le font. C'est aussi un apprentissage de la langue, collé à cette bouche, ce qu'elle dit et ne dit pas, ce qu'elle tait, cache, tente de ne pas montrer. Ce qu'elle exige

aussi ; ce qu'elle nomme et comment, langues de nos mères imprimant leur modèle ; s'en défaire est presque impossible.

La voix de ma mère a changé à l'instant d'être face à M^{me} de L., quelque chose dans le corps aussi. J'ai déjà vu ça d'elle. Une sonorité plus aiguë, presque fébrile, marquée par une attente, un désir. Mon inconfort est immédiat, je sais que je n'y peux rien, juste attendre que ça passe.

M^{me} de L. est une jolie femme blonde, beau mari pilote de chasse, nombreux enfants, grande famille française. L'attitude de ma mère indique l'écart de leurs conditions, elle va y remédier en donnant à son parler ce qu'il faut d'enjoué, cordialité, légèreté, aisance féminine. L'enjeu de la visite est peut-être d'être de celles qu'on réinvitera au bridge de l'après-midi avec d'autres femmes de pilotes de chasse ou d'ingénieurs aux essais en vol, voire à dîner avec les époux. Ce n'est pas elle qui définit les règles du jeu, elle se plie sans histoire à ces prescriptions de portes et de voix, robes et phrases aimables, dans nos familles elles sont essentielles, une ossature presque, régissant parlars et langages ; des phrases par centaines connues d'avance. M^{me} de L. portant la particule, ma mère doit se hisser un peu plus, je vois ses efforts. Je vois son désir. Je suis gênée pour elle, pour moi. Quelque chose dans sa légèreté contrainte, l'effort sur soi, la façon dont ce désir la mange sous mes yeux.

Ma mère ne sait plus que je suis là. Ce qui se passe à la porte l'occupe tout entière. Mon rôle est de me tenir tranquille, je le fais très bien. Je n'ai plus sa main dans la mienne. M^{me} de L. a dû avoir un mot gentil pour cette mignonne petite fille mais c'est hors souvenir. L'image s'est arrêtée.

Je n'ai plus la main de ma mère dans la mienne. Ma mère a le beau corps mince et le beau visage féminin, les belles robes couturières et les chignons parfaits pour ce qu'elle

espère trouver à cette porte mais quelque chose manque pourtant on dirait ; ce qu'elle est pourrait ne pas suffire ou bien c'est ce qu'elle imagine, son attitude en tout cas finit par me le laisser penser.

Je sais déjà à trois ans qu'il existe des parlers différents selon le moment, les invités, les visites. Que ma mère modifie le sien devant M^{me} de L. n'a rien d'extravagant. Mais il s'agit d'autre chose. Je ne le vois pas tout de suite. Ça se fait peu à peu. Ce que parle maintenant ma mère est une suite de mots empruntée tout entière à des modèles préétablis, son parler devient très détaché d'elle, les paroles sont des choses entre ses lèvres faites pour attester à la fois de son attachement au respect des convenances et d'une capacité suffisante de sophistication féminine, aisance, légèreté, gaîté et rires dans la voix, toutes caractéristiques attendues des femmes du rang de l'âge et de l'appartenance de M^{me} de L. Les mots et le ton qu'elle emploie sont des gages qu'elle lui présente. Tout le monde n'est pas capable de les produire ; ma mère doit si elle veut être invitée aux dîners de cette maison. C'est ce qu'elle semble penser en tout cas, ce que je la vois s'appliquer à faire.

Ma mère a déserté cette langue familière au sein de laquelle j'avais trouvé bon an mal an un endroit pour être avec elle, lui parler un peu, l'entendre, une sorte de territoire commun ; peut-être pas grand-chose, assez étroit, presque rien entre nous d'intime mais c'est là que j'ai vécu jusque-là avec elle, un espace domestique où je peux passer un moment en sa compagnie.

Ça disparaît sous mes yeux. Ma mère s'en écarte, s'en sépare. Ma mère s'écarte d'elle-même, s'en détache. Je la vois vertigineusement allégée de ce qui la constituait jusque-là croyais-je. Effacement ; désaffection presque. Il n'y a plus de mère pour moi dans cette femme.